

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

170

quinzième année

février 1968

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

1 an 6 mois
France, Italie, Communauté Française .. 40 F 20 F
Etranger 50 F 25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur : 100 F
Le numéro : 4 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1968 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1968. N° 424 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUINZIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1968

SOMMAIRE

Adieu à <i>Der Kreis</i>	57
A propos de théâtre, par ANDRÉ BAUDRY	60
Une héroïne de Laclos : la Marquise de Merteuil, par PIERRE FONTANIE	66
L'archange, par DEMIS	72
Le <i>New York Times</i> et nous	79
La clef de l'abbaye (<i>suite et fin</i>) par FRANÇOISE d'EAUBONNE	83
Mario le saltimbanque, par RAYMOND NORMAND	90
Le combat d' <i>Arcadie</i>	96
Peine de vie, poème de PIERRE BELLIARD	56
THÉÂTRE :	
<i>La Ville dont le prince est un enfant</i> — <i>Black Comedy</i> ..	98
<i>Fortune and Men's Eyes</i>	100
CINÉMA :	
491, film de Vilgot SJÖMAN	101

PEINE DE VIE

A JEAN-PIERRE.

*L'amour furtif, esseulé sur les roches,
Ton corps roide déjà du baiser de la mort,
Les mains qui se cherchent, les doigts qui accrochent
Ne retiennent plus dans ce vide que l'envers du décor.*

*Le lac où tu venais te voir,
La forêt où tu défiais les arbres,
Il fait nuit dans l'eau du miroir
Le vent des feuilles tressaille sur le marbre...*

*Je n'ai plus le sillage de ton rire,
La couleur de tes yeux dans mon ciel,
L'âme surnage mais ta silhouette expire
Aux bords de mes lèvres comme un éclat de miel.*

*Le temps ne peut rien,
La mort ne triomphe pas
O bien aimé, voici déjà demain
Et le jour qui ne finira pas !*

PIERRE BELLIARD.

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

ADIEU A DER KREIS

Der Kreis n'est plus.

Qui, à travers le monde, en France bien sûr, parmi les homophiles qui pensent, n'avait entendu ce nom : *Der Kreis*, le Cercle, la Suisse, Zurich, cette revue mensuelle, ce club ?...

Et cela depuis 35 ans !

Arcadie se félicite de franchir le cap de sa quinzième année. Elle s'amuse à dire qu'en réalité cela représente beaucoup plus. Disons donc que cette longue vie du Cercle représente un siècle. Sans discontinuité, mois après mois, cette revue s'est consacrée à l'homophilie, aux homophiles.

Grâce à sa situation géographique, même pendant la guerre, elle put poursuivre sa parution.

Puis, de langue allemande, elle publia des textes en langue française, puis en langue anglaise.

Il ne peut être question, ici, d'écrire la vie de ce mouvement international.

Mais, *Arcadie* ne peut rester insensible devant cette mort soudaine. Parce que celui qui a créé *Arcadie* a d'abord été un membre du Cercle, auquel il donna divers articles, mais aussi, parce qu'il trouva auprès de cette revue, de cette association, le modèle pour sa propre fondation française.

Il ne saurait oublier ce qu'il a acquis auprès de ce prestigieux aîné, et de l'amitié qu'il trouva auprès de Rolf, son directeur depuis toujours et jusqu'à la fin, et auprès de Charles Welti, responsable de la partie française.

Il y a 5 mois *Der Kreis* annonçait ses premières difficultés. Il lançait un appel à ses fidèles abonnés, lecteurs, et amis croyait-il. Il fallait de nouveaux lecteurs, il fallait faire un effort financier, sinon *Der Kreis* ne pourrait poursuivre sa haute mission.

Scandale ! Les Suisses d'abord, les autres, éparpillés à travers le monde, n'entendirent rien. Les réponses furent si peu nombreuses, que la Direction dut prendre la douloureuse décision de ne plus faire paraître le Cercle.

Ainsi donc, homophiles de toutes conditions et de tous âges, et de tous continents, ont abandonné le navire sur lequel ils étaient, qu'ils avaient été heureux de rencontrer un matin ou un soir de leur vie, pour lui demander secours, compréhension, tendresse, amitié, lumière... Le commandant et ses aides étaient ceux qui l'avaient lancé, il y a donc 35 ans, ils n'avaient pas démerité, à travers quelles mers houleuses n'avaient-ils pas su diriger leur entreprise ?

Et, subitement, au moment où il faut que tous et chacun se regroupent, les troupes abandonnent, presque toutes, et même un membre de l'équipage adopte une attitude équivoque... Le Cercle périt en haute mer, mais, ah !, je l'atteste, combien fier, combien propre, combien lumineux, avec à sa pointe la noble figure de celui qui a vu blanchir, année après année, ses cheveux, au service de ce gouvernail.

Très cher Rolf, vieux serviteur de cette cause que d'aucuns croient irrémédiablement perdue, mais que vous avez prise à pleines mains, avec votre cœur généreux et intrépide, avec votre courage et votre ténacité, vous n'avez pas travaillé en vain. Et de leurs tombes, comme de leurs villes et de leurs maisons, des milliers de garçons se lèvent pour vous dire leur gratitude. Jamais, jamais, ils ne vous oublieront !

Et quand une histoire sincère de l'humanité s'écrira, quand on dira ce qu'est la vie de l'homme, y compris celle des homophiles, votre nom sera parmi les premiers de l'humanité, puisque vous aurez travaillé inlassablement pour la tolérance, la compréhension, l'égalité et l'amitié des hommes.

Ce n'est donc pas tout à fait un Adieu que nous vous adressons. Puisque, avec toute votre magnifique équipe, et qu'on me laisse citer, une fois encore, parmi elle, celui que j'ai le plus connu et qui m'a le plus aidé : Charles Welti, vous voici entré dans l'Eternité.

Nous continuerons notre travail. Votre travail.

Arcadie se souviendra de *Der Kreis*, le Cercle.

Et je demande à tous les Arcadiens qui me lisent, et qui se prennent à penser à ce douloureux événement, de se décider, farouchement, à toujours vouloir — coûte que coûte — sauver leur vie et leur destinée par le truchement de nos diverses associations.

Pour terminer, on me permettra de reproduire ici la lettre qu'au nom de tout *Arcadie* j'envoyai en octobre dernier

à Rolf et que la revue *Der Kreis* a reproduite dans son ultime livraison de décembre 1967.

Paris, le 20 octobre 1967.

Chers Amis de *Der Kreis*,

Arcadie ne saurait rester insensible aux tristes nouvelles que vous annoncez depuis 2 mois. J'ai lu vos appels, et j'ai compris votre tristesse. J'imagine surtout celle, essentielle, de Rolf, qui sans compter s'est donné et livré à cette cause difficile des homophiles depuis tant d'années.

Je crois que tous ceux qui encore en ce moment livrent ce combat en quelque nation que ce soit, savent qu'ils sont faibles, et que demain, ou l'État ou les homophiles eux-mêmes les abandonneront à leur sort. Comme c'est triste, en effet, de constater que les homophiles ne savent pas se grouper, s'organiser, défendre l'essentiel de leur vie, et comme ils ne savent que trop pratiquer la frivolité, le plaisir, oubliant l'essentiel de la vie humaine.

Les malheureux, parce que certaines formes de plaisir et de volupté sont plus faciles actuellement, ils croient que la cause est entendue. Pourtant, un rien suffirait, et les prisons s'ouvriraient toutes grandes encore contre eux.

Je suis donc profondément désolé de voir que vos fidèles amis abonnés osent quitter le bon combat, ce combat de 35 ans.

Je voudrais du moins que vous sachiez qu'il y aura toujours une petite poignée d'hommes qui penseront toujours à votre généreuse action, que celui qui a fait et continue *Arcadie*, n'oubliera pas l'ainé *Der Kreis* auprès de qui il y a 15 ans il trouva ses lois et ses formules pour vivre et pour créer ce mouvement français.

Quoi que vous décidiez donc, définitivement, *Der Kreis* vivra, il vivra dans les cœurs et dans les âmes, et que ce témoignage et cette certitude consolent le vieux cœur du combattant qui va se reposer, Rolf, et ses fidèles collaborateurs, forts de sa force morale; d'autres, à travers le monde, continueront à défendre les homophiles et l'homophilie, dans le sillage prestigieux creusé avec combien de peines par notre très cher *Der Kreis*.

Mon très cher Rolf, chers Amis de *Der Kreis*, tout *Arcadie*, avec moi, vous dit « Merci » très affectueusement, et vous dit son amitié fidèle.

ANDRÉ BAUDRY.

A PROPOS DE THÉÂTRE

par ANDRÉ BAUDRY.

Sur les scènes de Paris, cet hiver, quatre pièces de théâtre à ma connaissance, abordent l'homophilie.

Monsieur Dupont et *Black Comedy*, accessoirement, avec deux personnages aux mœurs homophiles.

Peu de choses à en dire.

Et nous ne pouvons interdire aux auteurs de théâtre de nous représenter.

Mais deux autres pièces font les beaux soirs de la capitale, font recette, et feront certainement une belle carrière.

L'une est anglaise, *l'Escalier*. André du Dognon, ici même, a dit ce qu'il fallait en penser au point de vue théâtral.

Il est bien entendu que je ne me placerai pas ici du point de vue du critique de théâtre.

L'Escalier est d'ailleurs sans conteste une bonne pièce de théâtre, admirablement construite, et qui, sans action, sans intrigue, est cependant un exposé psychologique extrêmement vivant.

La condamnation d'*Arcadie* vient de la façon dont le metteur en scène français fait interpréter un rôle, celui de Harry, tenu par Daniel Ivernel.

Nous savons, hélas, depuis toujours que les français sont les plus parfaits imbéciles de la terre lorsqu'il s'agit de choses et de faits sexuels.

On ne sait que rire, que brocarder, que ridiculiser, que diminuer, que flétrir.

Le Français ne s'intéresse pas en profondeur et sérieusement aux choses de l'amour.

On s'en rend même compte en constatant le peu de livres d'auteurs français sur ces problèmes, à la différence des pays anglo-saxons, germaniques et même de l'Italie.

A PROPOS DE THÉÂTRE

Alors que voulez-vous que ce Claude Sainval, metteur en scène de *l'Escalier* puisse faire d'autre que de ridiculiser au maximum ce pauvre Harry.

Ce M. Sainval prétendrait certainement connaître les homophiles, et n'avoir présenté sur son théâtre que l'un d'eux !

Un homophile du début du siècle peut-être. Assurément pas un homophile de 1967.

Voilà des décennies que tous nos français des lettres, du théâtre, du cinéma, des arts, s'appliquent à toujours présenter le même type d'homosexuel geignard, maniéré, excentrique, stupide, frêle, tiède, insignifiant, roucoulant, bétifiant, efféminé, type qui fait rire, type dont on peut se moquer, qu'on imitera sottement pour faire encore rire.

Que ce genre d'homophile ait existé sur une grande échelle, hélas... à la honte des homophiles du passé qui ont fait de l'homophilie ce qu'elle est aujourd'hui pour la plupart des hommes; mais disons bien fort que cette catégorie est en voie de disparition, que très peu de jeunes homophiles ont copié leurs aînés dans leurs singeries et accoutrements condamnables à tous égards, et que s'il en reste, c'est le devoir des associations comme *Arcadie*, de leur faire prendre conscience de ce qu'ils sont et doivent être, et donc de mener une vie conforme en tout à celle de tous les humains.

Alors *l'Escalier* est la caricature la plus abominable, la plus fausse, la plus injuste, la plus inadmissible de l'homosexuel.

M. Sainval remplira peut-être son théâtre durant de nombreux mois, mais ce sera au mépris de la justice, de la dignité, de la vérité. Mais il doit ignorer ce que c'est... quand il s'agit des homosexuels.

Alors, pourquoi l'auteur a-t-il permis cette mascarade ?

L'auteur qui dans la deuxième partie de son œuvre surtout semble avoir bien compris la vie profonde et secrète des homophiles, qui a su trouver des accents d'une sincérité profonde pour évoquer amour et tendresse entre hommes, ou la solitude noire dans laquelle nombre d'homophiles sombrent. Pourquoi Charles Dyer a-t-il voulu cela ?

Alors nos superficiels parisiens et français qui applaudissent ce spectacle passent à côté, j'en ai bien peur, de l'essentiel de ce message humain voulu par l'auteur, ils ricanent sur la démarche d'Ivernel, sur ses façons stupi-

dement gamines de parler, de bouder, de raconter, de vouloir... ils repartent comme ils sont venus : les homosexuels, des « tantes », veules, petits, inadaptés à tout, moitié d'humains dont on se demande ce qu'ils peuvent bien faire sur cette terre.

Que de rares spectateurs non homophiles pénètrent la psychologie profonde de cette pièce, soit, mais combien ? 5 %, et je suis généreux.

L'Angleterre qui dit-on, dans ce pays, n'est pas prête pour certaines choses, est du moins prête, elle, et c'est à son honneur, à comprendre ces choses.

Pendant dix ans, depuis le fameux rapport Wolfenden, les anglais ont été instruits du problème homophile. Leur presse quotidienne ou spécialisée n'a cessé durant ce temps de consacrer des articles sérieux à l'homophilie; la radio et la télévision britanniques ont eu le courage d'exposer aux anglais ce qu'était en soi l'homophilie; des médecins, des psychiatres, des sociologues, des juristes se sont penchés sur cette nature homophile, on a même vu évêques et pasteurs et théologiens prendre parti, et demander la réforme de la loi. Tout un mouvement fut lancé, organisé, maintenu, pour faire prendre conscience à tous les anglais qui lisent, qui réfléchissent, du problème de l'homosexualité.

Alors *l'Escalier*, joué avec plus de mesure, peut lancer son message sur la vie du couple homophile, semblable à tous les couples où il y a l'amour, la durée, l'accoutumance.

Mais, une fois encore, que voulez-vous, par contre, que nos français qui JAMAIS ne sont instruits de ce problème retiennent de cette œuvre ?

Puisque même au plus fort de la crise de 1960, où les homophiles risquaient leur vie et leur liberté et leur droit d'aimer, aucun journal ne prit position contre cette loi inique de l'homophilie, fléau social.

Voilà la France ! et sa grandeur...

Alors je dis, moi, au nom de millions d'homophiles français, à ce Sainval, et à tous ceux qui lui ressemblent, et ils sont combien de millions en ce pays, je leur dis : c'est assez. Les homophiles n'ont pas à faire les frais de vos ricanements. Nous exigeons comme tous RESPECT et VERITE.

**

Et voici enfin venue sur scène, ce monument admiré

depuis 15 ans. *La Ville dont le Prince est un Enfant* de M. Henry de Montherlant.

On a beaucoup dit des coupures, des transformations que l'auteur avait apportées à son texte initial. Certains veulent les considérer comme insignifiantes, ainsi le metteur en scène — encore, mais décidément ces individus se croient tout permis — a-t-il dit qu'elles ne changeaient en rien l'ouvrage. Qu'on en juge : première version : l'abbé de Pradts invite le petit Souplier à venir en vacances avec lui, dans sa maison de campagne. Deuxième version, celle de 1967, l'abbé de Pradts invite toujours le petit Souplier à venir en vacances avec lui, dans sa maison de campagne mais « vous serez là avec six ou sept de vos camarades ». Pour M. Meyer, il n'y a aucune différence.

Mais passons.

Je dis, malgré aussi le critique tout-puissant du *Figaro*, que quelles que soient les modifications apportées par l'auteur à sa pièce, *La Ville* reste ce que tous les homophiles ont aimé en elle comme dans les *Amitiés Particulières* de Peyréfitte.

Je suis allé à ce spectacle, inquiet, anxieux; pour plaire encore à un certain public je craignais que M. de Montherlant ait sacrifié l'essentiel de ses personnages, surtout l'abbé de Pradts.

La Ville est d'un bout à l'autre d'une vérité saisissante surtout lorsqu'on connaît par l'intérieur ce qu'est un prêtre, une âme sacerdotale, un collègue — du moins ceux d'avant-guerre.

Les critiques pudibonds ou qui croient peut être faire plaisir à l'auteur, nieront qu'il s'agit d'amitiés particulières, ils trouveront des raisons savantes comme Gabriel Marcel pour baptiser ces sentiments d'autres qualificatifs.

Mais tous ceux qui ont approché le prêtre, qui ont été peu ou prou dans cette psychologie sacerdotale, savent bien que l'abbé AIME l'enfant. Comme un père diront certains... Alors que de mots dans la bouche de ce prêtre qui ne sont pas ceux d'un père pour son enfant.

L'abbé de Pradts se consume pour ce petit, il en perd l'essentiel de ses règles disciplinaires, il mêle le nom de Serge Souplier à celui de Dieu, sans même bien savoir — parfois — à qui il donne l'essentiel de lui-même.

Honneur à Henry de Montherlant ! Parce que c'est ainsi, avec pudeur, avec discrétion, restant dans le domaine du

sentiment, de la tendresse, du désir, de la tentation, du combat entre la chair et l'esprit, entre Dieu et la créature, dans une atmosphère d'encens, de chants pieux, de prières, de confessions, de directions de conscience, de remords et de résolutions, de soubresauts d'impur dans le secret du cœur et de l'âme, de pulsions charnelles contrôlées et incontrôlées, oui, parce que c'est ainsi une âme de prêtre qui aime le garçon.

Seuls ceux qui ne veulent pas voir, prêtres ou laïcs, croyants ou incroyants, qui préfèrent l'hypocrisie et le mensonge, dénatureront cette œuvre.

M. de Montherlant, puis-je vous poser cette question : lesquels préférez-vous ? Oui, lesquels... quand vous prenez votre propre cœur et votre propre âme entre les mains, face à vous, si je puis dire, lesquels préférez-vous ? Ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'amour chez l'abbé de Pradts ? ou ceux qui disent qu'il n'y a qu'amour... l'amour d'un homme pour un adolescent, l'amour d'un prêtre qui, bien sûr, de par sa formation, sait se contrôler parfois, laisse parler et pleurer son cœur, se raccroche à des photos, tend l'oreille dans le secret de son cabinet de travail pour reconnaître la voix de l'aimé, et se jette sur son prie-Dieu pour invoquer le Maître suprême de ne plus aimer... et d'aimer cependant.

O collègues de nos enfances ! Amitiés de grands et de petits, amours réservées et brûlantes des consacrés du Seigneur !

La pédérastie n'est pas toujours celle de *la Ville*.

Même parmi les prêtres.

Mais le vrai pédéraste — je le sais — très souvent, connaît les sommets de l'amour dans un don de soi équivoque, s'accordant et se refusant tout.

Il crie le nom de l'aimé dans son désert... il le confond avec celui des anges et de Dieu... Il voudrait étreindre ce corps comme il modèle cette âme... et c'est pourquoi comme le merveilleux abbé de Pradts, admirable figure de prêtre comme nous en avons tous connus, nos adorateurs de l'adolescent savent encore pleurer et se vaincre.

Dans un monde terrible où l'amour souvent n'est plus l'amour, mais un marché, comme il est réconfortant de regarder l'amour de M. de Pradts pour Serge Souplier.

Deux pièces de théâtre.

L'homophilie : l'adolescence, le vieux couple.

La vie, simplement, telle qu'elle se déroule depuis toujours sous le ciel, et telle qu'il faut la voir. C'est-à-dire, au fond de tout, l'amour.

Et c'est bien par cela que les homophiles sont du monde comme tous les autres hommes, qu'ils souffrent et pleurent, et qu'il convient de les mettre en scène avec la même ferveur que celle de l'abbé de Pradts.

ANDRÉ BAUDRY.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

PARIS ET BANLIEUE



Du studio au grand appartement

De la petite villa à la grande propriété

Fonds de commerce

90 % de crédit si besoin est sur achat

Solde réglable en 10, 15, 20 ans suivant convenance

Actes authentiques concrétisés par Notaires
et Contentieux amis



Toujours à votre disposition depuis des années :

XAVIER DE MONGALON

Tél. : 265-92-66 et 265-14-71

RÉCEPTION SUR RENDEZ-VOUS

UNE HÉROÏNE DE LACLOS :

LA MARQUISE DE MERTEUIL

par PIERRE FONTANIE.

Assurément, l'exégèse traditionnelle des *Liaisons dangereuses* n'a jamais voulu suspecter le caractère strictement hétérosexuel de cet ouvrage : d'un côté, le jeu subtil et raffiné d'une véritable « Juliette », ardente à la vengeance, mue par l'orgueil et l'amour-propre, habile au point de rendre un culte purement formel aux Idoles de la Religion et de la Morale, élevées sur l'autel de la Monarchie par dix-huit siècles de christianisme, quand son miroir lui présente l'image de la seule divinité qu'elle adore ; de l'autre ses victimes innocentes, vertueuses ou simplement n'ayant pas atteint son degré de corruption, Valmont, sensible comme un fervent de l'amour courtois égaré dans l'enveloppe d'un petit-maître des soupers de la Régence, Valmont, tendre et romanesque, qui se place à mi-chemin entre le monde des bourreaux et celui des sacrifiés, sauvés de la perte irrémédiable par une fin morale à la « Céli-mène » (la Révélation épistolaire du Misanthrope)... Cette littérature poncive ne saurait mettre en valeur un point capital, susceptible de jeter une lumière nouvelle sur le personnage essentiel de Laclos, à savoir la dimension intellectuellement homophile de la Marquise de Merteuil, qui reste inconsciente à cause de la pression sociale. Paradoxe ingénieux, sophisme brillant, badinage de salon ? Qu'on en juge plutôt par cette étude rigoureuse, fidèle à l'œuvre et à l'esprit de Laclos, qui se réfère dans sa pagination à l'édition la plus accessible des *Liaisons dangereuses* (Le livre de poche, 2^e trimestre 1967). La preuve en est fournie à la fois par les rapports de la Marquise de Merteuil avec le sexe opposé, ses rapports avec Cécile et son exaltation d'une féminité transcendante, agressive, au delà du

rôle attribué par la Société à chacun des sexes et particulièrement au sexe féminin.

Ses rapports avec les hommes : L'héroïne de Laclos ne parvient jamais au cœur de la vérité hétérosexuelle des relations entre les sexes différents. Son refus de se laisser deviner psychologiquement, par la simulation et la dissimulation qui font l'objet de tous ses efforts personnels, traduit une volonté égotiste. Son aveu est significatif : « non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amuse à me montrer sous des formes différentes ». L'auteur ne joue-t-il pas de l'ambivalence de ce verbe, au sens intellectuel ou réel pour nous suggérer un aspect secret de l'œuvre qui se dévoile par touches lumineuses, comme en un tableau de Rembrandt ?

Venue à l'amour par curiosité, l'annonce de son mariage avec M. de Merteuil suffit à l'éteindre ! Quel manque d'appétence pour l'homme ! Pendant sa nuit de noce, elle reste parfaitement lucide, au sein de la volupté, comme au seuil du labyrinthe charnel et à l'entrée du jardin de Priape ! Elle regarde, elle observe, elle juge et c'est d'elle qu'il s'agit ! « douleur et plaisir, j'observai tout exactement, et ne voyais dans ces diverses sensations que des faits à recueillir et à méditer » (p. 205). Par la suite, il lui arrive de se rendre, sans désir, uniquement par récompense (p. 44). En vérité elle n'a aucune affinité réelle avec le sexe opposé. Pour elle, « le plaisir, qui est bien en effet l'unique mobile de la réunion des deux sexes, ne suffit pourtant pas pour former une liaison entre eux » (p. 353). La Marquise de Merteuil ne croit donc ni à la passion, ni au mariage, ni à la fidélité. Or, ce plaisir elle pourrait tout aussi bien l'éprouver avec une personne du même sexe. Mais l'expérience vécue de l'homophilie lui fait absolument défaut et son hypocrisie sociale le lui interdit : Elle écrit à Valmont : « N'ayant jamais été au couvent, n'ayant point de bonne amie, et surveillée par une mère vigilante, je n'avais que des idées vagues » (p. 204-205).

Un couvent comme celui où languissait la malheureuse Suzanne Simonin ou le couvent d'Erosie et Juliette du chevalier de Nerciat, sans parler de la sadienne abbaye de Panthémont lui en auraient appris bien davantage que ses aveux mensongers au confesseur !

Pour les hommes en général, et même pour Valmont en particulier qu'elle distingue du reste des hommes, elle n'a

que du mépris. Ils sont des instruments de plaisir ou de vengeance. Elle définit le bellâtre et prétentieux Belleruche comme « un manœuvre d'amour » (p. 307). Elle a soin de préciser à Valmont, dans ses dernières lettres, que s'il lui venait en fantaisie de donner un « adjoint » à la fougueuse jeunesse de Danceny, ce ne serait du moins pas lui qui serait appelé à seconder ses efforts (p. 346). Les marionnettes de chair vivante qui forment le bataillon de ses innombrables amants ne seraient-ils que des olishos humains confectionnés pour l'usage intime de la marquise ? Elles n'ont d'autre utilité que de servir sa vengeance. Et quelle hauteur dans sa correspondance adressée à Valmont, son principal exécutant : elle veut bien lui confier l'exécution de ses idées et l'instruire de ses projets (p. 27) ; elle ordonne (p. 362) ; elle exige d'être consultée (p. 385). Elle lui fait bien sentir tout ce qui les oppose : « Ah ! mon pauvre Valmont, quelle distance il y a encore de vous à moi ! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare » (p. 200). Tantôt elle le traite en petit garçon fautif et maladroit : « quand vous avez fait sottises sur sottises, vous recourez à moi ! Il semble que je n'ai rien d'autre à faire que de les réparer » (p. 285), tantôt elle ironise volontiers en lui décrivant des épithètes mordantes destinées à le piquer au vif. La voilà telle une esclave soumise attendant les sublimes faveurs de sa Hautesse, et la tyrannique Merteuil conserve assez d'humour pour clore cette lettre par une formule de politesse inhabituelle sous sa plume : « Votre servante, Monsieur le Vicomte » (p. 345-347).

Ces rapports antagonistes ne peuvent déboucher que sur la lutte des sexes dont Raymond de Becker écrit qu'elle aboutit dans ses manifestations extrêmes à l'homosexualité. Ainsi les emprunts au vocabulaire militaire et guerrier ont-ils une autre résonance dans ce contexte. Loin de représenter une constante de la littérature du second rayon, apte à traduire l'activité et la soi-disant passivité de l'un et l'autre sexe, dont le plus faible subirait la « pénétration » avec les honneurs de la défaite (c'est le : « A batallas de amor, campo de pluma » de Gongora), ils dramatisent sur le plan du verbe une situation d'affrontement semblable au combat désespéré de Penthésilée et de ses amazones contre le bouillant Achille, fils de Thétis. Voici que Prévan vient à la Marquise avec le dessein de la perdre de réputation. Faisant allusion à leur entrevue, elle parle d'« atta-

que réciproque » (p. 220)... « il maudissait sa parure, qui, disait-il, l'éloignait de moi, il voulait me combattre à armes égales » (p. 226). Sitôt que Valmont lui est apparu, la marquise brûle de « combattre corps à corps » (p. 209). Et c'est bien de combat qu'il s'agit, comportant un « ultimatum » sur un renouvellement de traité proposé (p. 378-379), des provocations et une déclaration de guerre écrite par la marquise au bas d'une lettre de Valmont qu'elle lui retourne : « Réponse de la Marquise de Merteuil, écrite au bas de la même lettre... Hé bien ! la guerre » (p. 404). Dans toute guerre totale le sang coule : celui de Valmont écrira en lettres sanglantes le mot de victoire pour la Marquise, au terme de cette aventure, avant que la petite vérole ne la défigure, mettant la maladie au service de la morale ! Cette hostilité de la marquise ne s'explique vraiment que par un saphisme inconscient et refoulé, révélé par ses rapports avec Cécile fille de Mme de Volanges.

Ses rapports avec Cécile : Ils s'écartent de l'attitude traditionnelle à l'égard des autres femmes. Son lesbianisme est déguisé sous l'amitié : « Je voulais pourtant être votre amie, lui dit elle » (p. 281) et puis, « c'est qu'il n'y a que vous au monde dont je sois assez l'amie pour vous parler comme je fais » (p. 283).

Il transparait cependant sous les termes de tendresse dont elle use et que l'expression plus vive de la sensibilité féminine ne suffit pas à excuser... « bel ange » (p. 283) ; « ma belle... je vous embrasse bien tendrement » (p. 51).

Elle ne peut se retenir de prononcer l'éloge de Cécile à qui veut l'entendre et avec assez de chaleur : « Je raffole de cet enfant : c'est une vraie passion... Je vois son petit cœur se développer, et c'est un spectacle ravissant » (p. 62)... « Vous ne sauriez croire combien la douleur l'embellit ! » (p. 153). Du panégyrique, on passe rapidement à l'aveu quand on est sûr de la discrétion d'un Valmont : « Jusque là, mon cher Vicomte, vous trouverez bon que je reste fidèle à mon chevalier, et que je m'amuse à le rendre heureux, malgré le petit chagrin que cela vous cause. Cependant si j'avais moins de mœurs, je crois qu'il aurait, dans ce moment, un rival dangereux ; c'est la petite Volanges » (p. 62). De la « Butch » ou lesbienne « masculine », suivant Bryan Magee et si ces mots ont une valeur quelconque, la Marquise de Merteuil a le désir de formation vis à vis de la jeune Cécile : « j'avais eu quelque envie d'en faire au moins une intrigante subalterne, et de la

prendre pour jouer les seconds sous moi » (p. 285). Cet aveu répond à celui de la page 155 au début de leurs relations : « Je suis toujours dans le dessein d'en faire mon élève ». Elle éprouve de la jalousie à l'égard de l'homme inconnu qui instruira Cécile des Mystères de Vénus : « elle est alors d'autant plus plaisante qu'elle ne sait rien, de ce qu'elle désire tant savoir... En vérité, je suis presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé » (p. 101). Mais il y a plus que des sentiments, des paroles, des écrits... des gestes s'ébauchent : « Elle est naturellement très caressante, et je m'en amuse quelquefois » (p. 101)... Elle éveille le désir : « En effet il m'a pris fantaisie de savoir à quoi m'en tenir sur la défense dont elle était capable; et moi, simple femme, de propos en propos, j'ai monté sa tête au point... Enfin vous pouvez m'en croire, jamais personne ne fut plus susceptible d'une surprise des sens » (p. 137). Peu s'en faut que la Marquise ne succombe et toutes les occasions lui paraissent convenables. Cécile a du chagrin ! Qu'elle se couche et la complaisante Merteuil lui servira de femme de chambre, bien heureuse si la vue pouvait calmer la sensualité qui la dévore : « Elle n'avait point fait de toilette, et bientôt ses cheveux épars tombèrent sur ses épaules et sur sa gorge entièrement découverte; je l'embrassai; elle se laissa aller dans mes bras, et ses larmes recommencèrent à couler sans effort. Dieu ! qu'elle était belle ! Ah ! si Magdeleine était ainsi, elle dut être bien plus dangereuse pénitente que pécheresse » (p. 153)... Mais, non, tout rentre dans l'ordre... rien ne se passe... et le récit reprend... Laclos sera commenté dans les Universités... Un peu moins pudibond, il se retrouvait avec les Sade et les Restif de la Bretonne, condamné à l'Enfer des Bibliothèques...

Toutefois, c'est bien le saphisme inavoué de la Merteuil qui donne au personnage sa dimension proprement mythologique et sa perfection intrinsèque. Figée dans ses structures intellectuelles et affectives à l'intérieur des limites de son propre sexe, elle se suffit à elle-même.

Solidaire des autres femmes, elle revendique sa féminité et elle proteste avec énergie contre la condition qui leur était réservée dans la société du dix-huitième siècle (mais pourquoi restreindre cet asservissement dans la chronologie ?). Quelles sont les armes d'une femme contre la médisance ? Il lui faut en imposer à la calomnie (p. 231). La Marquise de Merteuil s'étend avec complaisance sur le

problème des femmes âgées. Quel sera leur statut, comment se définiront-elles dans une société dominée par les mâles hétérosexuels qui les réduisent à la fonction d'objets de plaisir ? Elles se trouvent perpétuellement obligées de plaire sinon par les grâces de leur physique, du moins par les saillies de leur esprit (p. 304-305). Elles doivent évidemment prendre soin de leur réputation et de leur vertu pour que rien de ce plaisir ne soit distrait au mâle : « Vous autres hommes, vous n'avez pas d'idée de ce qu'est la vertu, et de ce qu'il en coûte pour la sacrifier » (p. 324-325). Vient-elle à comparer les qualités exigées des deux sexes, c'est pour affirmer hautement : « Dans cette partie inégale, notre fortune est de ne pas perdre et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderais autant de talents qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage » (p. 201).

Le mot est laché : c'est bien la supériorité de la femme que la Merteuil établit et par dessus tout sa supériorité à elle. Elle se compare à une « Divinité », à un « Ange consolateur » (p. 152), à une « Fée bienfaisante » et qui « exauce » (p. 219), sinon à la Beauté d'un Tournois (p. 44). Elle s'est faite elle-même, elle est son propre ouvrage (p. 203), altière, impérieuse et superbe...

On ne saurait nier de bonne foi que l'interprétation homophile du personnage de Laclos ne fournisse une clef indispensable pour ouvrir la galerie secrète où s'alignent les formes des statues grossières, multiples et successives d'où est issue par le génie de l'auteur l'intelligente et sublime Marquise de Merteuil, immobile dans l'éternité de la création artistique.

PIERRE FONTANIÉ.

L'ARCHANGE

par DEMIS.

Nous disons bien que l'heure de la mort est incertaine mais quand nous disons cela, nous nous représentons cette heure comme située dans un espace vague et lointain, nous ne pensons pas qu'elle ait un rapport quelconque avec la journée commencée...

M. PROUST (Ed. Pléiade II, 314).

Les tout jeunes gens ne savent pas bien ce qu'est l'espoir. Pour avoir beaucoup d'espoir, il faut avoir beaucoup de souvenirs.

(Paroles de M. de UNAMUNO,
citées par G. DUHAMEL.

A en croire Suétone, Auguste, le dernier jour de sa vie, réclama un miroir, fit arranger ses cheveux et relever ses joues pendantes, puis, ayant fait introduire ses amis, il leur demanda « s'il leur paraissait avoir bien joué jusqu'au bout la farce de la vie », et il ajouta même la conclusion traditionnelle :

*« Si la pièce
vous a plu, donnez-lui vos applaudissements
et, tous ensemble, manifestez votre joie ».*

Ensuite, il les renvoya tous et, pendant qu'il s'informait de la santé d'une autre personne, tout à coup il expira entre les bras de Livie. Il eut ainsi une mort douce et telle qu'il l'avait toujours désirée.

Le vieux médecin qui lisait ce récit pensa qu'un tel bienfait n'était pas toujours accordé par les dieux. Son expérience lui rappelait un grand nombre de décès doulou-

L'ARCHANGE

reux et précédés d'une longue agonie, mais ce qui le frappa le plus, ce fut l'expression « la farce de la vie ». En effet, qui est le sadique qui nous fait non pas jouer, mais vivre cette farce tragique ? Les Anciens faisaient commettre par les dieux tous les crimes des humains : envie, cruauté, vol, rapt, adultère ; les dieux avaient soif du sang des victimes, hommes ou bêtes, besoin d'adulation et de flatterie, d'encens et de prières...

Faudrait-il donc croire comme les Gnostiques, à l'existence d'un Créateur, inférieur à Dieu et source de tout mal ?

Télis, qui comptait maintenant soixante-douze automnes, cessa de lire, abandonna la pensée inutile et regarda devant lui. Un tapis de gazon finissait sur un parterre de zinnias d'un rouge éclatant. Comme il continuait à regarder fixement ces fleurs éloignées, le reste du jardin lui parut plus dense, moins bien dessiné ; ses yeux, fatigués d'être restés longtemps ouverts, lui offraient la vue d'un paysage impressionniste. Sa rêverie fut suivie par un défilé de souvenirs récents.

Il avait fait voilà un mois un voyage, seul, avec l'espoir de courir l'aventure ; mais lorsque celle-ci s'était enfin présentée sous la forme d'un jeune homme dans l'autobus, elle avait fini en queue de poisson, car, à l'arrivée, le jeune homme, après s'être tourné vers lui avec un regard de connivence, s'était dirigé précisément vers le café où Télis était attendu par une compagnie d'amis nombreux. Pour comble il s'était avéré que l'inconnu était un des garçons qui servaient la clientèle. Télis avait donc affecté une parfaite indifférence et n'avait donné aucune suite à l'affaire. Les bains de mer sur une splendide plage qui donnait sur l'Archipel lui offrirent certes l'occasion d'admirer bon nombre de corps juvéniles, bronzés par la mer et le soleil ; mais ce monde de la jeunesse lui paraissait un paradis dont il était exclu, comme l'Eden dont l'entrée était jalousement gardée par un Archange bien connu : l'Archange de la Vieillesse et de la Mort.

Il se limita donc à la contemplation et à la méditation. Le hasard lui fit faire connaissance d'un professeur de mathématiques, qui avait dépassé la quarantaine, mais possédait une vitalité juvénile, une tête avenante, couronnée par des cheveux en brosse d'un gris métallique, et un caractère affable. Il avait évité de se marier, et Télis avait cru le voir jeter des regards de concupiscence sur certains

baigneurs. Ces indices étaient bien faibles, mais l'intuition dont tout homophile est doué contribua à convaincre le médecin que le professeur avait les mêmes goûts que lui. Il jugea toutefois inutile de se hasarder à des confidences. Sa compagnie lui était agréable, car le professeur, en dehors de la branche de connaissances qu'il enseignait, était versé aussi dans les humanités et possédait une solide culture générale.

Télis ne pouvait manquer de constater que l'Archange était omniprésent, régissant sa vie et le condamnant toujours à des rôles éloignés du plaisir physique, mais il le remercia de lui avoir apporté la consolation de la bonne compagnie du professeur.

Par la suite, Télis visita, toujours seul, d'autres lieux de villégiature, et il se rappelait maintenant, dans le calme de son jardin, une scène délicieuse dont il avait été le spectateur sur une autre plage où il se trouvait par une belle après-midi d'août. Il y avait au bord de la mer trois restaurants, munis tous les trois de ces affreuses machines qui offrent de la mauvaise musique à qui jette une pièce de monnaie dans leur gueule. Il opta pour celui qui possédait le juke-box le moins bruyant, et s'assit près de la plage pour regarder la mer. Le paysage ne tarda pas à se peupler de trois jeunes gens bruns, à peine couverts au-dessous de la ceinture par des slips de dimensions infinitésimales, qui se mirent à jouer au football. C'était un football fantasque : les coups n'étaient que rarement donnés par le pied ; c'était la tête, le dos, la poitrine, le coude qui renvoyaient le ballon ; et si le coup était donné par le pied, cela se faisait par un mouvement exécuté en arrière ; les mouvements des trois joueurs étaient si sveltes et en même temps si harmonieux que le jeu prenait des airs de danse. Parfois ils plongeaient dans la mer, où ils continuaient leur ballet avec encore plus de fantaisie. Tous les trois possédaient un physique parfait, mais Télis admira surtout l'un des trois, qui paraissait plus souple, plus prompt à attraper le ballon, plus ingénieux dans la façon de le renvoyer, plus harmonieux de mouvements, plus beau de corps et de visage, et toujours souriant. Il se surprit à ne suivre plus que les ébats de ce joueur de prédilection, qui ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était l'objet d'une attention particulière. Dès lors il redoubla d'agilité et d'invention, se renversant subitement sur le sable et atteignant dans cette position le ballon par la plante des pieds,

ou faisant une culbute et se relevant en un clin d'œil pour l'atteindre par la tête. Les joueurs étaient infatigables et Télis ne se lassait pas non plus de suivre leur jeu. Il se rappela un mot de Socrate dans le *Banquet* de Xénophon, où ce fervent admirateur de beauté virile dit à propos d'un garçon qui se met à danser : « Avez-vous remarqué comme ce garçon, qui est beau, devient plus beau avec le mouvement qu'en restant tranquille ? »

Mais le soleil tombait, l'heure du train approchait et Télis à son vif regret fut obligé d'abandonner le spectacle. Dans le train, au retour, seul l'Archange fut à ses côtés pour lui tenir compagnie...

Le lendemain il reçut un coup de téléphone auquel il ne s'attendait plus depuis plusieurs mois. C'était un jeune homme nommé Antonis, qui ne lui avait plus donné signe de vie depuis leur dernière rencontre, et qui exprimait cette fois le désir de le rencontrer à nouveau.

Ils dînèrent ensemble le soir suivant et terminèrent la soirée à la maison de Télis. Le médecin fut surpris de la ferveur que manifesta son partenaire qui n'avait pas la moitié de son âge. Comme dit le *Satyricon* : « Quelle nuit, dieux et déesses ! quel lit moelleux, et quels baisers brûlants où passaient nos âmes sur nos lèvres... ! »

Télis savait que son jeune ami avait une fiancée ; il apprit ce soir-là que maintenant les finances du couple leur permettaient de convoler en justes noces, et il pensa qu'Antonis recommençait ses relations avec lui dans l'espoir d'un beau cadeau de noces. Mais suivirent deux autres rencontres une semaine plus tard au cours desquelles Antonis témoigna d'une ferveur encore plus grande et apparemment désintéressée. L'Archange semblait sommeiller, suspendant son épée de feu... Mais il se réveilla bientôt : un matin Antonis téléphona pour s'excuser de rompre les relations, en raison d'un surcroît de travail qui l'obligeait à rester tard au bureau et à s'y rendre même le samedi. Télis s'assura que c'était vrai, mais la tristesse d'une telle malchance n'en était pas moins amère.

Pour se consoler, le médecin eut l'idée de visiter la fête du vin, qui a lieu chaque année au mois de septembre à Daphni, aux environs d'Athènes. Il chercha la compagnie d'un bon ami, Dino, qui était libre d'allures et possédait une extrême facilité à lier connaissance en entrant d'une façon très naturelle en conversation avec des inconnus.

Dino avait quarante ans et paraissait en avoir à peine vingt-sept : mince, brun, agile et vêtu de façon très juvénile, il avait autant de conquêtes qu'il en désirait.

A côté de lui, Télis, réservé et ridé, n'espérait rien et ne demandait qu'à s'amuser en regardant les autres s'amuser. Dino arriva au rendez-vous avec un autre ami, que le médecin ne connaissait pas et qui se présenta sous le nom de Vallis. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, au volant d'une luxueuse voiture de sport. Une atmosphère de cordialité s'établit bientôt entre les trois compagnons d'âge si différent. Télis constata avec plaisir que Vallis était un conducteur habile et sage. Arrivés à la fête, ils prirent des carafons et des verres et allèrent puiser à même le tonneau, le vin de leur choix, qui était offert gratuitement à la fête, puis ils s'approchèrent des pistes de danse où, le vin aidant, la gaieté devint rapidement assez bruyante. Après avoir admiré de loin quelques garçons qui lui plaisaient. Dino se mêla à la foule et, arrivé à côté d'eux, il les accosta successivement et entra en conversation avec eux avec une facilité surprenante. Il ne tarda pas à prendre part à la danse avec une de ses nouvelles connaissances, de sorte que Télis et Vallis finirent par s'ennuyer de faire tapisserie. Ils se promenèrent à travers les attractions de la fête mais lorsqu'ils revinrent à la piste où ils avaient laissé Dino, celui-ci ne s'y trouvait plus. Il était onze heures ; à partir de ce moment on ne servait plus de vin, et la fête finissait à minuit. « Nous ne pouvons plus attendre Dino en ne faisant rien ici, dit Vallis, partons avec ma voiture, Dino rentrera par l'autocar. » — « Mais c'est lui qui m'a conduit ici, répondit Télis, j'aurais des remords en le quittant sans même dire adieu. » — « Ne vous en faites pas, c'est l'habitude entre nous, il n'en sera pas fâché. » Comme les jambes lui rentraient dans le corps, Télis ne désirait qu'un prétexte pour faire taire la voix de sa conscience. « Après tout Dino doit être en ce moment sur les collines », dit-il après une légère hésitation, en montrant les bosquets de pins et de cyprès où il n'y avait pas de lumière électrique. Ils firent cependant une dernière inspection infructueuse à travers la fête, puis ils sortirent de l'enceinte. Une fois entrés dans la voiture ; « Écoutez, dit Vallis, je vous ai observé pendant toute la soirée, veuillez m'en excuser, et j'ai remarqué que, comme moi, vous avez horreur des garçons qui se font remarquer en faisant les « folles ». Si vous le voulez, nous allons rentrer à Athènes, et nous

trouverons un endroit où nous pourrons rencontrer des garçons plaisants et discrets ».

Quelques minutes plus tard la voiture stoppait dans un quartier d'Athènes éloigné et tranquille ; tous deux avaient senti le besoin de prendre une tasse de café. Ils s'attablèrent et c'est là que Vallis commença ses confidences. Il était médecin légiste avec une fonction officielle, et sa position lui interdisait les familiarités avec les garçons du peuple qui lui plaisaient. Il connaissait cependant à Marathon un jeune paysan dont il proposa à Télis de lui faire faire sur-le-champ connaissance. Il entremêlait ses remarques de considérations politiques et personnelles si osées que Télis se demanda un moment s'il n'avait pas affaire à un mythomane ou à un provocateur. Il redoubla donc, en ce qui le concernait, de discrétion et de faux-fuyants pour éviter de se livrer. Mais sa réserve ne semblait pas blesser Vallis, qui se montrait de plus en plus cordial et volubile, à mesure que la voiture roulait vers Marathon. Le village qui porte ce nom glorieux, situé non loin du célèbre monument qui rappelle la défaite des envahisseurs perses au V^e siècle avant Jésus Christ, est un coin paisible qui à cette heure de la nuit dormait. On aurait dit que l'auto traversait d'elle même les rues étroites tant le conducteur connaissait bien sa route... Elle stoppa devant une maison basse et Vallis se mit à jouer du klaxon. « C'est là, dit-il qu'est la chambre de Mitsos. » — « Mais vous allez réveiller tout le village » dit Télis. — « Eh bien, et après ? » Mais malgré le signal répété plusieurs fois personne ne sortit de la maison. Télis commençait à trouver l'histoire ridicule et à se demander s'il n'était pas victime d'une mystification. Il avait hâte maintenant de se retrouver à Athènes. Vallis finit par cesser son vacarme et par reprendre la route. Il laissa son compagnon près de son domicile, place Syntagma, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain soir.

C'est à ce rendez-vous que Télis comprit le secret de la personnalité de Vallis. Ce dernier n'était pas un imposteur, mais un homme qui vivait dans une sorte de rêve vaniteux auquel ses amis devaient participer à tout prix. Il demanda à Télis de s'habiller soigneusement, et de ne pas s'étonner si, en le présentant, il lui attribuait des titres honorifiques. Télis, amusé malgré lui par l'aventure, décida de jouer le jeu et se présenta au rendez-vous vêtu d'un élégant complet d'été avec cravate de soie. La voiture de Vallis prit à nouveau la route de Marathon. « Cette fois j'irai chercher

Mitsos chez lui, et je vous l'amènerai moi-même, dit le médecin-légiste. Attendez-nous dans ce café. » Le vin était exquis, et Télis attendit avec une certaine curiosité la suite des événements. Peu après, Vallis revint accompagné de Mitsos et lui présenta Télis, en le qualifiant de « M. le Ministre ». Le bon vin et le physique vraiment appétissant de Mitsos aidant, l'atmosphère devint bientôt aisée grâce à l'affabilité du faux ministre, qui, se rappelant un sermon de Massillon sur l'humanité des grands envers le peuple, prouva ce soir-là que « l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur ». Il jouait la comédie mais il constatait qu'en effet « c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier ». Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain. On irait dîner ensemble dans un autre village voisin, et on finirait le soir au jardin de Mitsos. « Car, expliqua Vallis, à Marathon M. le Ministre avait déjà été reconnu par un officier de gendarmerie, et voulait à tout prix éviter qu'on ne lui donne une escorte comme la gendarmerie insistait pour le faire ». En quittant le restaurant, Vallis sortit de sa poche un vaporisateur de luxe destiné à aromatiser l'haleine et l'offrit à Mitsos de la part de M. le Ministre, qui se hâta de prendre sa place dans la voiture, dont la portière lui fut ouverte d'une façon obséquieuse par son compagnon. Ils rentrèrent à Athènes. En somme, encore une fois Télis avait fait deux fois quarante kilomètres pour revenir bredouille. L'Espoir le trompait, et l'Archange veillait.

— « Je ne veux pas vous présenter des gens qui pourraient un jour vous rencontrer dans la rue Stadion et crier « figes » (mot de l'argot homophile athénien qu'on jette en passant à une « tante »). « J'aurai demain pour vous, à part Mitsos, deux rendez-vous de choix » dit Vallis.

— « Ecoutez, répliqua le pseudo-ministre, si vous ne pouvez pas me délivrer des charges publiques demain, acceptez au moins que je me présente dans une mise plus simple. Je n'aime point porter de cravate par cette chaleur. Je serai en chemise ouverte. »

— « D'accord, mais permettez encore que je vous traite de ministre. Vous verrez des garçons charmants demain. »

(à suivre)

DÉMIS.

LE NEW YORK TIMES ET NOUS

Le *New York Times* est sans aucun doute l'un des journaux les plus lus du monde. Son hebdomadaire, le *New York Times Magazine*, compte lui aussi des millions de lecteurs sur tous les continents.

C'est dire l'importance que revêt un article comme celui du numéro du 12 novembre dernier de cet hebdomadaire, intitulé « Les droits civiques et les homosexuels : une minorité de 4 millions réclame l'égalité des droits », par Webster Schott.

Un nombre incalculable d'Américains vont maintenant juger du problème homosexuel d'après cet article. Cela vaut la peine de regarder ce qu'il y a dedans.

« Nos attitudes vis-à-vis du sexe ont changé — radicalement à certains égards —, mais nos lois sexuelles sont restées celles du XVII^e siècle. De là, la pression qui s'exerce aujourd'hui pour leur changement ». Tel est le sous-titre de l'article de M. Schott, et qui situe dès l'abord son auteur dans une perspective « progressiste » plutôt sympathique.

La description des obstacles auxquels se heurte, dans la société américaine, toute tentative de légalisation de l'homosexualité, est excellente — et effrayante : « Les pratiques homosexuelles violent la sensibilité des classes moyennes, les Dix Commandements, et les lois de 49 Etats des Etats-Unis... L'homosexuel continue à vivre au bord de la catastrophe. Le printemps dernier, à New York, la police et le F.B.I. ont découvert un réseau de chantage qui comptait 70 membres et qui avait extorqué des centaines de milliers de dollars à plus de 700 homosexuels à travers les Etats-Unis, parmi lesquels deux doyens d'Universités, des professeurs, des hommes d'affaires, un acteur de cinéma, une vedette de la télévision, un médecin, un général, un amiral, un membre du Congrès, un metteur en scène de théâtre et deux chanteurs célèbres. Une autre victime — un officier de haut rang — s'est suicidée la veille du jour où elle

devait témoigner devant le Grand Jury pour l'enquête concernant cette affaire... ».

Cependant, « les Etats-Unis évoluent vers une trêve, sinon un traité de paix, avec leurs homosexuels ». On discute librement de ce sujet dans les magazines, les cercles d'études, la radio, la télévision; les Eglises s'en préoccupent, parfois dans un sens très libéral; la publicité s'en empare, s'en sert comme d'un thème pour des badges, des affiches, des bandes dessinées. Les bars homosexuels sont devenus, au moins dans certaines parties des Etats-Unis, « une petite industrie ». Des guides de ces bars sont ouvertement publiés. Et l'Université de Columbia possède une « Ligue des Etudiants homophiles » officiellement reconnue par les autorités universitaires.

L'article du *New York Times Magazine* trace un tableau assez impressionnant de la presse homosexuelle en Amérique, qui compte plusieurs bulletins ronéotypés ou imprimés en offset, et dont certains sont d'une liberté de ton incroyable en Europe — avec des petites annonces, et *quelles* petites annonces ! 40 villes des Etats-Unis possèdent des clubs ou groupements homosexuels, regroupés plus ou moins en fédérations qui s'efforcent d'organiser des conférences, des débats, des services d'aide sociale et médicale...

Les lecteurs du *New York Times Magazine* apprendront avec surprise (et sans doute avec horreur, en leur majorité) que la police connaît ces mouvements homosexuels, et que dans une certaine mesure elle collabore avec eux : « A Kansas City les homosexuels peuvent danser entre eux dans leurs bars; la police se borne à contrôler que les mineurs n'y sont pas admis ». Mais dans la majorité des cas il en va tout autrement : « Comme l'a dit un jour le Juge Wendell Holmes, la loi est en théorie la Constitution des Etats-Unis, mais en pratique elle est ce qu'en fait le flic de service ».

L'auteur de l'article compare la situation des Etats-Unis, à cet égard, à celle des autres pays occidentaux, et notamment à celle de l'Angleterre, où, comme on sait, la vieille loi anti-homosexuelle vient d'être changée.

Jusque là, l'article est plutôt sympathisant, en tout cas très libéral d'inspiration. Mais lorsqu'il en vient à examiner le contenu des revendications des mouvements et magazines homophiles, M. Schott estime qu'« ils demandent la lune ». Leur laisser la liberté de pratiquer leurs mœurs en privé

sans avoir à craindre l'arrestation et le chantage est une chose; leur donner le droit de se « marier » officiellement entre eux, d'occuper des fonctions dans l'armée ou le gouvernement, cela, aux yeux du *New York Times Magazine*, est « aussi vraisemblable que de voir le soleil tomber du ciel ». « Vouloir que l'homosexualité soit considérée comme l'équivalent de l'amour des autres gens, c'est faire preuve d'un optimisme superlatif... Les homosexuels sont une minorité dans une société hétérosexuelle; on peut bien évoluer vers la tolérance à leur égard; mais les approuver nécessiterait un renversement complet de notre psychisme ».

On retrouve ici le problème fondamental de notre temps : une certaine forme de libéralisme sexuel fait que les lois répressives contre l'homosexualité apparaissent de plus en plus comme odieuses, mais cela n'implique pas qu'on soit disposé à aller plus loin, ni surtout à donner aux homosexuels ce qu'ils demandent vraiment, ce qui est leur revendication fondamentale : le droit d'être ce qu'ils sont. C'était, on s'en souvient, la contradiction foncière du livre du Dr Eck, l'an dernier. C'est aussi celle de la nouvelle loi anglaise, qui reconnaît aux homosexuels le droit de s'aimer à leur façon « en privé et entre adultes consentants », mais qui assortit cette autorisation de principe de tout un luxe de restrictions qui prouvent qu'au fond il s'agit tout au plus d'une tolérance, à peine plus spontanée que celle du gouvernement franquiste envers les protestants.

Voici comment s'exprime à ce sujet l'article du *New York Times Magazine* : « Les lois anti-homosexuelles devraient être abandonnées, parce qu'elles violent les garanties constitutionnelles, et parce qu'elles sont inapplicables en pratique... mais la société américaine est-elle prête à admettre un homosexuel comme Sous-Secrétaire d'Etat ou comme Président des Etats-Unis ? sûrement pas dans un avenir prévisible... Notre société a vis-à-vis des problèmes sexuels une attitude schizophrénique, mais une révolution morale est en train de se produire dans nos institutions — l'Eglise, la famille, l'enseignement, les partis politiques — et notre notion du bien et du mal est en train de se modifier de façon dramatique... En définitive, le problème de l'homosexualité aux Etats-Unis est mêlé à celui du tabou sexuel dans notre civilisation. Le Dr Gebhard compare les forces sexuelles dans notre civilisation à un automobiliste qui appuierait en même temps sur l'accélérateur et sur le frein en conduisant à toute allure sur une route de montagne

en lacets... Lorsqu'une société est restrictive et rigide elle produit des aberrations. Si nous voulons l'intégration raciale au lieu des émeutes et des incendies, nous devons accepter les Noirs à notre porte. Si nous voulons avoir des gens normaux au lieu de déviés sexuels, nous devons faire en sorte que notre société ne condamne pas les gens à la déviation ».

Telle est la conclusion d'un article très long, très pondéré et très sérieux (rien à voir avec la lamentable superficialité de la presse française sur ce sujet). D'un certain point de vue, il faut bien reconnaître qu'il reste exagérément timide, mais pour beaucoup de ses lecteurs il sera sans doute au contraire d'une audace scandaleuse. En tout cas, il est vain de se faire des illusions sur la difficulté du combat que mènent les homophiles américains pour obtenir le droit à une vie meilleure. Pour l'instant, leur objectif est d'obtenir une modification des lois. Ils y arriveront sans doute un jour ou l'autre, comme les Anglais. Mais la vraie difficulté commencera alors, — celle que nous connaissons en France — : se faire accepter par l'opinion publique. Il y faudra plusieurs générations, et sans doute, hélas, beaucoup de souffrances encore.

M. D.

FRANÇOIS AUGIERAS

UNE ADOLESCENCE AU TEMPS DU MARÉCHAL

« par l'auteur de *l'Apprenti sorcier*
et du Vieillard et l'enfant »

Ed. Bourgois — 384 p. — 25 F

LA CLEF DE L'ABBAYE

par FRANÇOISE D'EAUBONNE (1).

Parmi ses traits les plus personnels, Allen montrait une curiosité d'enfant pour tous les sites touristiques, les monuments, les endroits historiques, les souvenirs et les cartes postales vendues par les musées. Pour lui faire plaisir, Jacopo l'emmenait en vacances sur toutes les routes de France et de Navarre, s'arrêtait partout, revenait avec lui porteur d'un havresac bourré de photos, de prospectus et de brimborions hétéroclites. Depuis plusieurs jours, nous nous réjouissions de cette visite à une des abbayes les plus curieuses du Midi pyrénéen, célèbre par ses bas-reliefs : un zodiaque et une faune d'imagier du XIII^e siècle. En pénétrant sous les voûtes sombres et fraîches, j'en oubliai mon « couple idéal » ; après tout, ils étaient déjà venus ici, et moi c'était la première fois.

Pourtant, dès les premiers mots du plus vieux d'entre nous, qui nous servait de guide, je songeai encore à observer l'émerveillement qu'on vit se peindre sur la figure brune et ronde, encore enfantine, toute douceur et gentillesse, de notre Guernesien. Je n'ai encore que peu parlé de cette gentillesse. Un trait d'Allen me revient, qui m'émeut : au cours d'une visite au palais des Rois de Majorque, le guide à casquette qui ressemblait à un pion d'orphelinat joué par Dufilho tenait des discours insensés d'une voix criarde et monotone qui provoqua notre hilarité ; nous nous éloignâmes précipitamment ; mais il fut impossible d'arracher Allen à l'audition de ces âneries qu'il subit jusqu'au bout. Même Jacopo, délégué pour « récupérer la biche », selon les termes de notre vieil ami, n'obtint que cette réponse : « Vous avez blessé ce pauvre type. Si je m'en vais, moi aussi, il sera trop vexé ! ».

(1) Voir *Arcadie*, n° 169.

Aujourd'hui, rien de tel à craindre. Notre Arcadien, d'une érudition et d'un humour également alertes, nous tenait sous le charme en nous rapportant les légendes et l'historique de cet endroit. Les Templiers aux rites si souvent commentés et toujours obscurs l'avaient illustré de leur passage; une reine veuve y avait prononcé ses vœux; des contes populaires évoquant des thèmes semblables à ceux des chevaliers de la Table Ronde couraient encore le hallier qui couronnait de taillis la montagne pleine de grottes. Il y était question d'une fontaine miraculeuse entourée d'une grille, à quelques pas plus loin, et du meurtre d'un preux sur la mousse de son sentier. En écoutant, je caressais les chapiteaux, tous sculptés d'un couple de bêtes : lions joufflus et naïfs comme des cartes à jouer, splendides chevaux aux croupes accolées en forme de cœur et à la gueule rappelant l'animal de Picasso sur *Guernica*, singes cynocéphales au muffle satanique, éperviers aux ailes nervurées comme des feuilles d'automne, chaque figure taillée dans une pierre que l'usure avait rendue verdâtre et polie, d'une douceur crémeuse de savon. Soudain, tandis que nous étions ainsi suspendus aux lèvres du cicerone, Jacopo s'approcha d'Allen en état d'extase et lui dit quelques mots, et ils disparurent. Est-ce bien ainsi que les choses se passèrent ? Je n'ai pas vu, pour être juste, Jacopo s'approcher et parler; j'ai vu le visage tendu et épanoui d'Allen, ses lèvres entr'ouvertes de petit garçon savourant la belle histoire, et, bien entendu, su la présence inévitable de Jacopo à ses côtés; et c'est tout; après avoir repris avec attention le fil du discours, je regardai encore une fois la place du couple idéal, et il n'était plus là.

La visite de l'abside se poursuivit, puis quand il fut question d'aller à la fontaine nous nous aperçûmes de cette disparition. Nous plaisantâmes beaucoup là-dessus, comme à l'ordinaire, avec d'autant plus de facilité que nous ne croyions pas un mot de nos suppositions libertines; du reste, une de nos amies, la jeune femme, manquait aussi à l'appel, et son mari se mit en quête d'elle. Nous la trouvâmes un peu à l'écart, en bordure du ravin, occupée à cueillir un bouquet de feuillages dont elle mariait les branches avec minutie, puis variait l'ordonnance sans arriver à s'en satisfaire.

— Tu n'as pas vu Jacopo et Allen ?

— Ils sont du côté de la fontaine, je crois.

A couvert sous le hallier, nous vîmes s'avancer Jacopo seul. Il fumait tranquillement une cigarette et semblait flâner. Nous lui demandâmes s'il avait « tué sa biche »; il nous répondit qu'Allen venait, et épousseta d'un revers de main le genou de ses propres blue-jeans. Et nous vîmes s'avancer Allen. Il débouchait du sentier qui mène à la fontaine du Chevalier-Occis. A mesure qu'il se rapprochait, nos plaisanteries s'arrêtèrent, et après un court silence nous nous remîmes à parler tous à la fois d'un détail quelconque de la visite. La lumière du visage d'Allen avait quelque chose d'insoutenable. Au moment où il passait à la hauteur de Jacopo, celui-ci étendit la main et commença à retirer, comme s'il épluchait un marron d'Inde, les brindilles épineuses et les virgules vertes que la mousse avait incrustées dans le dos du chandail de son ami. Celui-ci s'arrêta, attendit, et se pencha vers Jacopo; d'un geste qu'il n'avait pas fréquemment, mais qui nous était connu, il déposa un rapide petit baiser sur la tempe gauche du Corse. Rien ne semblait plus naturel, après ce léger service; pourtant de nous tous, je ne sais si je fus la seule à comprendre qu'Allen le remerciait moins d'un plaisir reçu que de sa propre obéissance.

**

Nous dînions sur la terrasse d'un jardin d'auberge, et je venais de porter une libation de vin du pays râpeux et vermeil comme une langue de tigre. Les roses que septembre dilatait pour leur mort sortaient des fentes de la murette autour de notre nappe à carreaux, de nos chaises posées sur l'herbe. Ce fut Jacopo, qui, le plus naturellement du monde, au moment où notre érudit lui disait : « Au moins, Allen et toi n'avez rien eu à apprendre aujourd'hui, vous connaissez déjà l'histoire de l'abbaye » répondit ce qui suspendit la conversation :

— Mais pas du tout, ta chronique était passionnante, j'ignorais tout de l'histoire de Serratane, et Allen aussi; car enfin, nous n'en avons vu que les lieux, ça fait trois ans que nous nous y sommes connus pour la première fois.

— Oh, connus !... s'écria Allen, et il s'arrêta, en rougissant comme la plus sombre des roses de la pierraille, comme le vin qui tremblait au fond de mon verre, et nous le regardâmes tous.

— Bon, dit Jacopo en riant de cet air franc et naturel

qui lui conciliait les cœurs, bon, d'accord, le terme n'est peut-être pas exact, disons que c'est là que tout a commencé.

Un mouvement d'intérêt général s'en suivit, et mon compagnon prit la parole avec solennité :

— Tu en as dit trop ou trop peu. O Corse aux cheveux plats ! Passe aux aveux, compris ?

— Si tu me cites du Barbier, je n'ai plus qu'à jeter l'éponge.

Et Jacopo ajouta en remplissant son verre qu'au fond cette excursion, il voulait bien le confesser, était un pèlerinage.

L'histoire qui s'en suivit, racontée très simplement, aurait pu servir d'épilogue à la chronique de Serratane. Elle n'en eût pas déparé le charme non pas trouble mais obscur, comme tous ce qui touche à l'ésotérisme des Templiers et à la naissance des légendes où les surgeons du paganisme reparaissent sur la greffe chrétienne; et de ce qui aurait pu être un conte libertin, la sincérité et la tenue si dignes propres à notre Jacopo, tiraient une ravissante anecdote pour Cour d'Amour; et dans le cadre même des moines condamnés au bûcher, de la reine coupable et consacrée à Dieu, ainsi que de la fontaine où le sang d'un chevalier s'était mêlé au cristal des eaux.

Trois ans plus tôt, mais au printemps, pendant les vacances de Pâques, Allen et Jacopo avaient quitté Paris avec un club de vacanciers et s'étaient rendus dans la région. Par dégoût de la vie collective, ils avaient organisé leurs randonnées personnelles, heureux de se retrouver ensemble et d'échanger interminablement leurs idées sur tout ce qui possède un nom au monde. Depuis l'hiver précédent, ils s'étaient liés d'amitié; mais Jacopo ignorait encore jusqu'où cette rencontre les conduirait tous deux; lui, il connaissait et assumait ses goûts, après la crise inévitable de l'adolescence, et ses aventures successives lui avaient apporté l'équilibre, sinon le bonheur; mais Allen, à part son peu de penchant pour les femmes, ce qui semblait contredire une vive et aimable sensualité, paraissait tout ignorer des possibilités qu'il portait peut-être en lui. Jacopo, à l'ordinaire aussi hardi et ravageur qu'un général de Napoléon en campagne, était retenu par une crainte et une réserve si imprévues qu'à ces signes il distinguait, non sans effroi, les déchaînements possibles de la passion au lieu des charmes sans lendemain du caprice. « Si j'abats mon jeu sans être sûr de rien, je risque de l'effrayer et de lui répugner,

et je perdrais non seulement l'amant éventuel, mais l'ami présent; il faut procéder avec une extrême prudence ». Chacun de nous connaît ces alibis que se donne la timidité d'un amour incertain. A force de procéder avec prudence, Jacopo le briseur de cœurs en était comme aux premiers jours, lorsque Allen avait accepté de passer cette semaine de vacances avec lui.

C'est ainsi que tous deux, devisant électronique et philosophie, avaient grimpé le sentier digne d'un cañon de l'Arizona qui conduisait à Serratane, tout en posant la question rituelle : « Avez-vous laissé la clef ? » aux touristes descendant en voiture. Après une série de réponses affirmatives, ils s'étaient retrouvés au sommet, devant la porte cloutée de fer de l'abside, et en présence d'un groupe qui jacassait en anglais. Ils s'étaient mêlés à ces étrangers et avaient visité le cloître, la nef, les absidioles à la corniche ornée de dents en engrenage, les ruines de la salle capitulaire à triple arcade, puis grimpé au clocher pour y admirer le bourdon de bronze égueulé qui ne sonne plus depuis le xv^e siècle. Leur inspection les intéressait si fort qu'ils avaient oublié totalement les autres touristes, et ne s'étaient pas étonnés de cesser de les entendre. C'est en descendant de la tour coiffée de toit à bâtière qu'ils avaient compris qu'ils étaient seuls, et pire : enfermés.

— Nous avons éclaté de rire et attendu qu'une visite vienne nous délivrer, ajouta ici Allen qui souriait encore à ce souvenir.

— Fort heureusement, dis-je avec impolitesse, car rien n'est plus discourtois que de hâter la fin d'une histoire, c'était la dernière visite, et personne n'est venu.

— Rien ne t'échappe, ricana Jacopo. Notre première nuit s'est passée sur place, parmi les fantômes des Templiers.

— Et du chevalier, et de la reine, dit le vieil érudit.

— Tout ce monde-là a été très discret, murmura Allen perdu dans ses évocations.

Nous le regardâmes du coin de l'œil, mais en respectant son silence; il était inutile de nous faire un dessin. A notre surprise, ce fut Jacopo qui reprit la parole, toujours au bord de l'impudeur et n'y tombant jamais, comme tout à l'heure notre voiture en équilibre sur le ravin :

— On a eu très froid, dit-il. A mesure que la nuit s'étendait et que nous rôdions d'une meurtrière à l'autre, et même dans le petit cimetière que ferme une grille, notre humeur s'assombrissait en même temps que le ciel. Si vous

supposez que je bénissais cette occasion d'être enfermé avec celui-là, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, je râlais comme un perdu.

— Tu as toujours eu un caractère horrible, commenta Allen. Et pas très intelligent, par-dessus le marché.

Le sourire qui accompagna cette dernière remarque contenait le rayonnement de tous les soleils de l'univers.

— Pas très intelligent, ça me plaît, dit Jacopo. C'est quand même moi qui t'ai proposé de lutter pour nous réchauffer un peu, non ?

— Parce que tu crevais de froid ! protesta Allen.

— J'avoue que c'est vrai.

Nous nous primes tous à rire, ce qui détentit l'atmosphère.

— Quelle dérouillée j'ai prise ! gémit Allen.

— Joue donc à l'enfant martyr ! Tu avais chaud, après.

— Et toi encore plus !

— Copo ! il aura le dernier mot, je le sens, dit mon amie qui dérangeait pour la dixième fois son assemblage de feuilles d'automne.

— Je ne lui disputerai pas, ma chère. Tout ce qu'il dit est la vérité même. C'est au moment où je l'envoyais au sol pour la troisième fois, mais bien doucement, enfin en lui faisant le moins mal possible, corrigea Jacopo en voyant Allen qui levait les yeux et les deux mains au ciel, que cet idiot-là s'est mis à crier : « Une couverture, je vois une couverture ! »

— En tombant, juste sous le petit banc de pierre taillé en relief à l'angle du cloître, quelqu'un l'avait rangée là, je me demande encore qui ! s'écria Allen. Peut-être un berger, un vagabond ? Il y avait encore la trace d'un feu de bois à côté, dans le jardinet entouré de murailles sur lequel donne le promenoir des moines. Ah ! elle n'était pas belle, non, ni propre ! Nous avons tapé dessus pendant une éternité, en cas de vermine. Mais elle était chaude. Elle suffisait pour deux.

— Et voilà, conclut Jacopo.

Allen, qui se lançait dans son récit, s'interrompit net sur ces deux mots que Jacopo venait d'abattre comme une herse. Sa bouche ouverte, aux commissures enfantines, se referma ; et ses yeux noirs cernés de bistre qui suivaient un rêve au-delà de la murette de notre terrasse revinrent à Jacopo et palpitérent deux fois, comme un oiseau qui bat

des ailes, en signe de soumission au silence. Ni l'un ni l'autre ne souriait. Ils se regardaient d'un air presque dur, celui de la séparation du monde que donne le don de soi sans limites. Nous, rejetés, écartés, nous étions là pour la figuration, comme les chapiteaux sculptés d'un bestiaire.

Un faucon planait au-dessus de la crête proche, couverte de bois sombre que mon compagnon examinait à la jumelle. On eût juré deux grandes feuilles carbonisées, tourbillonnant avec lenteur sur un faible vent. La jeune femme aux yeux baissés demanda un lien pour réunir son bouquet enfin réussi. Le vieil érudit frissonna et reprit le lainage qu'il avait posé sur le dossier de sa chaise, au moment où l'aubergiste nous apporta la note. Je terminai lentement mon verre de vin.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

PIERRE GUYOTAT

TOMBEAU POUR CINQ CENT MILLE SOLDATS

« Une hardiesse sans égale... »

N.R.F. — 492 p. — 28 F

TONY DUVERT

RECIDIVE

« Un roman comme on en lit un par siècle »

Ed. de Minuit — 25 F

MARIO LE SALTIMBANQUE

par RAYMOND NORMAND.

Comme il arrivait parfois pendant l'été, ce matin-là une roulotte de saltimbanques vint s'installer sur la grande place. Sur une planche appuyée contre un arbre, une affiche mal collée annonçait une grande représentation pour le soir même.

— Vous ne pouvez vous imaginer, mon cher ami, poursuivit Didier qui avait commencé la narration de son souvenir de jeunesse, la méfiance qu'inspiraient ces gens-là. La durée de leur séjour dans chaque commune était du reste fixée par la municipalité, selon qu'il s'agissait de saltimbanques connus ou non. La moindre plainte d'un des habitants signifiait leur départ sans rémission.

J'étais en vacances chez mes parents et, n'ayant rien d'autre à faire que de flâner, ma curiosité me dirigea tout naturellement vers la place où se trouvait la roulotte. Allongé sur le dos, un homme dormait à l'ombre d'un gros tilleul. Dans une marmite de terre ébréchée posée sur deux briques une femme faisait cuire quelques légumes pour le repas. Mon attention fut attirée par un grand diable de garçon qui tout en sifflotant était occupé à rempailler une chaise. Pieds nus dans de mauvaises savates, il n'avait pour vêtements qu'un pantalon de coutil et un chandail aux rayures passées.

Mon chien que j'avais en laisse me permettait de stationner sans trop attirer l'attention. Le garçon s'était arrêté de siffler et me regardait à la dérobée tout en poursuivant son travail. Je sortis un paquet de cigarettes de ma poche. Il ne perdait de vue aucun de mes mouvements. Après m'être assuré que personne ne pouvait me voir je lui en offris une. Il demeura un court instant interloqué et ouvrit de grands yeux, qu'il avait du reste fort beaux, avant de réaliser que je lui offrais une cigarette. Posant à terre la chaise qu'il rempaillait il vint à moi aussitôt.

MARIO LE SALTIMBANQUE

— Merci, mon nom est Mario, et toi ?

— Didier.

— Oh ! t'es d'la haute, hein ! avec un nom pareil.

Je souris à cette réplique.

— Non, tu te trompes, mon père a une situation modeste et moi aussi.

— Ah ! bon.

— Alors il y a une représentation ce soir ? Quel est le programme ? Tu fais un numéro ?

— Ouais, j'suis acrobate, tu m'verras sur la corde raide. J'suis aussi jongleur. Tu viens avec tes parents ?

— Mes parents sont assez âgés ils ne viendront sûrement pas mais moi je peux venir si cela te fait plaisir.

— Mario ! au lieu de bavarder viens m'aider !

C'était sans doute sa mère qui, en se détournant et nous apercevant en conversation, avait lancé cet ordre.

— A c'soir fit-il en s'éloignant lestement, et merci pour la cibiche.

La journée avait été fort belle mais, hélas, le soir vers sept heures le ciel s'assombrit. Pourvu qu'il ne pleuve pas, pensais-je tandis que j'achevais de dîner avec mes parents, la représentation serait fichue. Vers huit heures et quart je partis en direction de la place publique. Une vingtaine de personnes et d'enfants pénétraient déjà dans le petit cirque isolé par un grand rideau circulaire. Un peu gêné au milieu de ce monde, je pris quand même mon billet et entrai à mon tour dans l'enceinte. Une barre fixe et une corde raide étaient installées sur la piste. Soudain, sortant de la roulotte, Mario apparut. Il était méconnaissable : une veste verte à paillettes, un pantalon de velours noir retenu par une large ceinture de satin rouge et ses beaux cheveux noirs abondamment brillantinés, en avaient fait un tzigane dans le style le plus parfait. Dès qu'il m'aperçut il me fit un signe de la main, puis, descendant le petit escalier, disparut derrière un rideau destiné sans doute à l'entrée des artistes.

Le ciel devenait, hélas, de plus en plus menaçant, et de grosses gouttes commençaient à tomber. Comme vous l'avez certainement deviné, il n'y avait pas de chapiteau, le spectacle se déroulait en plein air. La pluie s'intensifiait et déjà plusieurs personnes avaient quitté leur banc pour se mettre à l'abri. Il fut bientôt impossible de rester assis, et je dus à mon tour évacuer les lieux. Mario et ses parents inquiets scrutaient le ciel avec tristesse. Au bout d'un bon moment

il leur fallut annoncer que la représentation n'aurait pas lieu et que les places allaient être remboursées.

Je sortis parmi les derniers, mais en évitant de passer par la caisse. Mario, qui avait vu mon geste, vint à moi aussitôt.

— Pourquoi qu'tu fais ça ? Tu veux pas ton pognon ?

— Non ! non ! fis-je en le prenant amicalement par le bras, j'espère que tu auras plus de chance demain. Bonsoir. Et, en courant, je gagnai la rue la plus proche de mon domicile.

Le lendemain le ciel était à nouveau très bleu et tôt le matin le soleil avait fait son apparition. Je n'avais pas eu l'occasion de retourner sur la place. Nous avions du reste déjeuné hâtivement, mes parents devant prendre l'autocar de treize heures pour se rendre chez des amis. Dans le courant de l'après-midi, je m'apprêtais à sortir faire un petit tour lorsque je vis Mario, sa paille sur le dos, allant de porte en porte proposer ses services. Son visage s'illumina aussitôt qu'il m'aperçut. On lisait dans ses yeux le plaisir que cette rencontre lui procurait.

— Tu habites ici ?

— Oui, tu vois. Ainsi tu fais des travaux à domicile ?

— Ouais, t'as du boulot pour moi ?

— Je crois que j'ai en effet quelque chose, viens.

Je l'emmenai dans le grand jardin au fond duquel se trouvait le cellier. Il y avait une chaise mise au rebut depuis un bon moment.

— Tiens, je crois qu'il n'y a pas énormément de travail à faire, mais cela nous rendra service.

— Oh. Ça s'ra pas long. J'vais m'mette là dans l'herbe, fit-il en désignant un petit carré de terre en friche où l'herbe était abondante.

Après qu'il se fut installé, je m'assis à mon tour en face de lui. Mario s'était mis au travail sans attendre, et la conversation s'engagea aussitôt. J'appris que ses parents parcouraient les routes de Normandie dès le mois d'avril, s'arrêtant deux ou trois jours par-ci par-là selon leur humeur. L'hiver était évidemment une très dure épreuve.

— Mais où couches-tu donc ? Dans la roulotte ?

— Oh ! Quand y fait froid seulement. Autrement j'couche dessous.

— Sous la roulotte ! Mon Dieu, et tu n'as pas froid ?

— Dame non, c'est abrité et pis y fait pas froid dans mon sac. J'suis ben couvert.

Mario me regardait tout en travaillant et s'amusait de voir mon grand étonnement. Sans vouloir me l'avouer, j'étais assez troublé par la vivacité de son regard où l'on devinait un garçon très éveillé et heureux de vivre. Je m'étais levé pour aller chercher de la bière et quelques fruits auxquels il fit grand honneur. Il engloutit ainsi deux grosses poires tout en me décochant de larges sourires. Ses dents blanches et bien rangées contrastaient avec le teint basané des gens de sa condition habitués à vivre au grand air. Nous ne parlions pas ; Il mangeait de si bon appétit que malgré le nombre de questions que j'aurais voulu lui poser, je me contentais de le regarder. D'un revers de la main il s'essuya les lèvres qu'il avait très sensuelles, et accepta la cigarette que je lui offris.

Allongés tous les deux dans l'herbe, nous fumions sans échanger la moindre parole. Puis Mario se tourna vers moi et je compris qu'il me dévisageait. Je fis de même et nous demeurâmes ainsi un petit moment. Il ne souriait plus et son visage était devenu très sérieux. Il rompit le silence le premier :

— Pourquoi qu'on s'regarde comme ça ?

— Je ne sais pas.

— T'en as envie hein ? fit-il d'une voix presque inaudible.

— Envie de quoi ?

Sans répondre il attrapa ma cigarette et l'écrasa dans l'herbe avec la sienne.

— Viens, t'es mon pote, et, m'attrapant le poignet avec douceur il m'attira vers lui. T'as pas peur au moins ? J'sais ben que... Mon baiser l'empêcha d'en dire davantage...

Mario avait posé sa tête au creux de mon épaule et semblait plongé dans une profonde méditation.

— Tu es bien, Mario ?

— Ouais, un type comme toi c'est épatant. Pourquoi qu't'es pas saltimbanque, on s'rait toujours ensemble. On s'quittait pus.

Il avait relevé la tête comme pour chercher une réponse. Je me contentai de baiser ses lèvres ainsi offertes et de le serrer à nouveau contre moi.

— Dans le fond, poursuivit-il, p'tête ben que j't'aimerais pas tant si t'étais un saltimbanque comme moi, pas vrai ?

— Qu'aurais-je pu lui dire ? Sa vie était tellement différente de la mienne. Le hasard seul nous avait fait nous rencontrer, et il n'était pas question de faire même un petit bout de chemin ensemble. Il le comprenait bien du reste.

L'aurais-je autant désiré moi-même s'il n'avait pas été saltimbanque ? Tant de chose nous éloignaient et néanmoins nous rapprochaient l'un de l'autre !

J'en étais là de mes réflexions lorsque Mario, se redressant soudain, lança :

— Merde ! Il va encore flotter c'soir ! regarde les nuages !

Revenu rapidement à la réalité, je vis en effet quelques gros nuages qui avaient obscurci le ciel.

— Ce n'est pas certain, répliquai-je, le ciel peut être couvert sans qu'il pleuve.

— Ouais évidemment, enfin tant pis. Bon ! va falloir y aller, faut qu'j'aide le vieux à préparer le cirque. T'es un vrai copain toi, t'es pas comme tous ces sales cons qui me ferment la porte au nez quand y m'voient passer dans la rue. Yz'ont peur qu'on leur pique quéqu'chose. J'suis pas un voleur, pas vrai ?

— Bien sûr, Mario. On ne peut, hélas, pas changer les gens. Mais moi je sais que tu es honnête.

Nous nous séparâmes après que je lui eus remis, non sans difficulté, quelques pièces pour prix de son travail. Il était décidément écrit que je ne devais pas le voir faire ses numéros car la soirée fut encore plus affreuse que la précédente. Le lendemain, passant à bicyclette près de la place, je constatai avec surprise que la roulotte avait disparu. Des gamins qui jouaient tout près de là m'apprirent que les saltimbanques avaient quitté la ville vingt minutes plus tôt environ. Partant dans la direction qu'ils m'indiquèrent, j'eus vite fait d'apercevoir la roulotte avançant au pas lents du vieux cheval. Mario qui était assis à l'arrière me reconnut aussitôt et me fit de grands gestes ; sautant à terre il vint à ma rencontre.

— T'as su ?

— Non. Qu'est-il arrivé ?

Il me raconta alors que les gendarmes étaient venus le matin et avaient fouillé la roulotte. Ils recherchaient des poules qui avaient été volées la nuit précédente.

— Y z'ont dit qu'on m'avait vu rôder en ville l'après-midi, sans doute pour préparer mon coup. Y z'ont rien trouvé tu parles. Alors tu comprends comme les vieux y voulaient partir aujourd'hui vu qu'y pleut tout l'temps, voilà on s'en va. Tu me crois hein ! que j'suis pas un voleur ?

— Bien sûr voyons ! Puisque tu étais avec moi. Je suis vraiment désolé de ce qui arrive.

— Si tu me crois, toi, les autres ça m'est égal ! C'est dommage, on s'entendait bien nous deux, hein ?

— Oui, ce n'est pas de chance, mais tu reviendras peut-être ?

— Sûrement pas. Dans les environs oui, mais pas ici.

La roulotte s'était déjà bien éloignée et je dus abandonner Mario qui partit en courant.

Mes vacances étaient presque terminées et, quelques jours plus tard, je repris le train pour Paris. Peu de temps après mon retour, j'appris par une lettre de ma mère que le voleur avait été découvert. Il s'agissait d'un ouvrier agricole qui avait ainsi voulu tirer vengeance d'un licenciement qu'il estimait arbitraire.

— Or figurez-vous, mon pauvre ami, que l'année suivante, en arrivant chez mes parents, alors que je m'informais auprès de ma mère si des saltimbanques n'étaient pas venus récemment, elle me raconta le fait suivant :

Une quinzaine de jours avant mon arrivée, alors qu'elle se livrait à des travaux de couture près d'une fenêtre du premier étage, ma mère fut intriguée par un garçon aux allures de saltimbanque, selon son expression, qui regardait curieusement la maison. Je vous ai déjà dit ce que l'on pensait d'eux, et ma mère qui se trouvait seule cet après-midi là était un peu effrayée. Soudain, le garçon ouvrit la grille, traversa le petit jardinet et vint sonner à la porte. Ma mère ouvrit la fenêtre pour s'enquérir de ce qu'il voulait. Jugez de sa frayeur lorsqu'elle s'entendit demander si elle était seule. Elle referma la fenêtre sans répondre et demeura cependant en observation. Le jeune saltimbanque sortit et, après être resté quelques instants devant la maison jeta par-dessus les grilles, quelques brins de paille qu'il tenait à la main. Ma mère ne comprit évidemment par ce geste. Pour moi tout était clair et s'expliquait en un seul prénom « Mario ». A son retour mon père fut mis au courant de ce petit incident. S'étant renseigné à la mairie il apprit qu'il n'y avait pas de saltimbanques installés sur notre commune, mais seulement à six kilomètres de là.

Ainsi Mario ne m'avait pas oublié et pour me revoir n'avait pas hésité à faire six kilomètres à pied. Nous nous étions manqués à quinze jours près. Je ne l'ai jamais revu.

CONTINGENCES 68

Sans vouloir morigéner l'échotier de *Minute* qui s'était permis, en octobre, de se gausser assez grossièrement du *Nouvel Observateur*, en raison de l'éloge sincère que nous avons fait de ses « observations » sur telle situation mentale de nos sociétés — et précisément, disons-le, de l'éloge de Mme Evelyne Sullerot qui écrivait des choses bien intelligentes sur l'homme devenu objet publicitaire — redisons à nouveau, hardiment, que ce *Nouvel Observateur* a publié, le 6 décembre (n° 160) une nouvelle étude sur l'escalade sexuelle, dont l'exactitude et la précision sont remarquables.

Non point certes que le *Nouvel Observateur* se range à nos côtés, pour le combat libérateur que nous poursuivons. Non. Il affecte, sur ce sujet, une impartialité marmoréenne. Mais il est informé, et il informe exactement. C'est déjà un immense mérite.

Il n'écrit pas de sottises. Il ne se hâte pas, comme le *Nouveau Candide* (qui publie en décembre, avec l'autorisation des Editions Laffont, des pages entières de *Un sur Vingt* (*) de coiffer ses pages — ou, plus exactement « ces » pages — d'un chapeau qui en démolit toute la portée, et induit, par avance, le public en une folle erreur : à savoir que l'homosexualité résulte des conditions de l'éducation et du milieu familial, vieilles balançoires ridicules, qui ont encore la vie dure — et qu'il faut détruire d'une chique-naude, en faisant tout simplement remarquer que de deux frères, ou de trois sœurs, élevés ou élevées dans la même famille, l'un (ou l'une) est homosexuel, alors que les autres ne le sont aucunement.

Il faut toujours et toujours revenir à la fulgurante assertion d'Einstein : « Il est plus difficile de briser un préjugé qu'un atome ».

(*) Analysé dans notre n° 168, page 577.

Continuons, cependant, notre combat... Malgré les contingences favorables, ou défavorables, de « l'escalade de l'érotisme » à l'écran et sur l'affiche... (*Lui*, elle vêtue d'une chemise d'homme, lui derrière elle... mais la pressant contre lui... etc..., etc...).

Constatons, hélas ! avec *Pour et Contre (La liberté sexuelle* vue par Yves de Saint-Agnès et Béatrice Sabran) que « l'obsession de la sexualité a beaucoup plus en vue la promotion commerciale que la promotion humaine ».

Ici, en *Arcadie*, nous ne nous intéressons qu'à la promotion humaine, qu'à la liberté de chacun, dans le respect de tous — et de chacun. On le sait déjà. Il est bon de le répéter.

BRYAN MAGEE

UN SUR VINGT

« Un être humain sur vingt, homme ou femme,
est homosexuel, comment ne pas reconnaître
l'existence de cette minorité ? »

Ed. Robert Laffont — 13,50 F

MARC DANIEL

DES DIEUX ET DES GARÇONS

Etude sur l'homosexualité dans la mythologie grecque

Ed. Arcadie — 5 F

DU MEME AUTEUR :

HOMMES DU GRAND SIECLE — 3 F

**LE VILLE DONT LE PRINCE
EST UN ENFANT**

BLACK COMEDY

Mal dans son époque, mal dans sa peau et peut-être dans ses amours, Henry de Montherlant sort quelquefois de sa carapace glorieuse pour mettre au jour, après un petit ballet malthusianiste, une œuvre qui prolonge une carrière qui a transformé les insuffisances de l'homme, ses défauts, en livres ou pièces d'un sublime souvent concerté, bien près par l'effet d'un art parfait, du sublime tout court.

Du *Songe à la Ville dont le Prince est un enfant* (1) qu'il consent aujourd'hui à laisser porter sur la scène d'un théâtre, la boucle se ferme ou plutôt la ceinture de belles fortifications, le corset de fer qui protégeait la tendresse que l'auteur porte à la jeunesse. Jusqu'alors cette tendresse, qui se traduisait par un paternalisme le plus propre à la mettre en échec, paraît ses écrits d'une poésie hautaine ou bien l'armait d'une agressivité mysogine. Exilé trois fois : parce qu'il aime la grandeur dans une époque qui la déteste, l'enfance alors qu'il n'y a plus d'enfant, le mystère alors que nous vivons dans un grand déballage, M. de Montherlant aime habiller les mannequins de l'Histoire avec ses idées, sa morale d'autant plus castillanne qu'il est champenois, et il le fait avec magnificence.

C'est à l'enfant à l'état pur qu'il s'attache aujourd'hui, et placé dans cette cornue où il peut le mieux l'observer qu'est le collège religieux. Le Père de Pradts, sous-préfet d'études, s'efforce de soustraire son élève, le jeune Souplier, à l'influence familiale pour l'avoir tout à lui, puis à l'influence d'un grand, Sevrans, à qui le lie une affection intempérée mais pure. Quand il croit pouvoir emporter son petit dans son exclusif amour, le Supérieur le lui arrache comme à une mère son enfant.

Le Père de Pradts le dit : « Nous sommes les mères et les pères de ces enfants qui aiguisent notre sensibilité. » Mais en l'enlevant à l'amour d'un grand, le Père voit donner un nom à celui qu'il porte

(1) Théâtre Michel.

à son jeune élève. Le système de défense qu'il a établi autour de lui n'est que l'œuvre de la jalousie, le coup qu'il porte à son jeune rival, le rhétoricien, l'atteint bien plus cruellement lui-même. « Moi aussi, dit le Supérieur qui les sépare, j'ai eu un attachement pour un être, jadis, et un jour, quinze ans plus tard, je l'ai revu. » Il l'a revu, mais non pas retrouvé. « Trop tard », s'écrie l'Abbé de Pradts, « trop tard » ! Car c'est un visage qu'il aime et non une âme. Le Supérieur le lui dit au cours d'un débat terrible, dont le Père de Pradts sortira crucifié et consentant.

La pièce de M. de Montherlant est riche parce qu'elle se déroule sur trois plans. Elle est d'abord la peinture, j'allais écrire la critique, de ce monde clos où trop de théâtre, de mysticisme, trop d'odeur de roses et d'encens créent un piège pour les sensibilités naissantes, les instincts refoulés. « Nous les troublons, dit le Père de Pradts, mais ils nous le rendent bien. » Un univers proprement montherlantien, où la femme est sans pouvoir sur l'enfant et sur l'homme, obéit là à des règles strictes comme celles des tragédies. Les éducateurs y sont traiteusement amenés à l'amour humain par l'amour divin. Le deuxième plan est celui qui débouche précisément sur l'amour humain par la peur que le visage de l'autre ne soit bientôt terni par la virilité, à l'instant où l'enfant, de gibier devient chasseur. Pour l'Abbé de Pradts et ses semblables, la tentation est partout, même au pied des autels. Son Supérieur l'invite à célébrer la messe le lendemain dans l'intimité et l'abbé murmure : « Il y aura un enfant seul avec un prêtre, un enfant qui portera l'Evangile sur son ventre. »

Troisième plan : le drame des amours enfantines entre Souplier et son camarade, qui reste pur comme si les gestes de l'amour charnel avaient besoin de plus de temps pour se former. C'est comme un ruisseau de montagne bondissant et clair qui se perd avant d'avoir pu trouver le Grand Collecteur. On frémit en pensant qu'un demi-siècle après, les mêmes deux garçons peuvent se retrouver dans l'escalier de M. Charles Dyer ou dans *Black Comedy*, pièce adaptée par Barillet et Grédy, au Théâtre Montparnasse. Ne retrouve-t-on pas les Ophélie de couvent, devenues Mémère, à la sortie de Notre-Dame de Passy ?

Je parlerai très peu de cette dernière pièce, qui porte sur le public à cause de l'idée très originale qu'a eue l'auteur de plonger la scène dans l'obscurité quand le studio où vivent ses personnages baigne dans l'électricité et dans le noir le plus complet quand les plombs sont remis. Autre idée : « l'emprunt » des meubles du voisin dans ledit studio pour épater un riche collectionneur venu acheter une sculpture, le voisin étant le petit ami du jeune homme qui reçoit. Celui-là apprend ainsi, au cours de cette réception troublée, que son ami fête ses fiançailles... Idées heureuses puisqu'elles animent ces silhouettes et donnent un certain piquant à ce qui n'est qu'une pantalonnade un peu longue, bien jouée par Jean-Pierre Cassel et une troupe entraînée. Mais évidemment *Black Comedy* est à La Ville

dont le Prince est un enfant ce que La Puce à l'oreille est à Andromaque.

M. de Montherlant n'est certes pas un ami de cette revue qui représente, sans doute, à ses yeux l'infanterie d'une armée dont il ne veut voir, de son Olympe, que les enfants de troupe. Son admirable pièce, MM. Paul Guers, Deschamps, Didier Haudepin et Philippe Paulino l'interprètent magnifiquement.

La Ville dont le Prince est un enfant n'est peut-être que la première poutre maîtresse de son œuvre posthume qui serait son journal intime, comme il le confie quelquefois à ses proches. Il ne paraîtrait que longtemps après sa mort, nous condamnant ainsi à un souhait sacrilège.

ANDRÉ du DOGNON.

FORTUNE AND MEN'S EYES

Une pièce nouvelle fait grand bruit aux Etats-Unis : retraçant de façon particulièrement vivace les mœurs homosexuelles des prisons américaines, elle a pour auteur un écrivain canadien, Jack Brundage (sous le pseudonyme de John Herbert). Elle a été refusée par les directeurs de théâtres du Canada, mais tient l'affiche depuis plusieurs mois à New-York; il est question d'en tirer un film. Son titre : **Fortune and Men's Eyes** (« La Fortune et les yeux des hommes »).

Plusieurs journaux américains se sont refusés à en parler. D'autres l'ont trainée dans la boue (« Plongée nauséuse dans la dépravation »; « pièce répugnante »; « indécemment déplaisant »; « rien d'autre qu'un ramassis de mots orduriers », etc...).

Mais, en contraste, ces quelques appréciations :

« C'est une pièce âpre, sans pitié, drôle dans son genre, et très belle; une histoire de grande passion sociale, mais nullement une polémique; au total, une œuvre étonnamment bonne » (*Toronto Star*).

« Je n'ai rien vu, depuis *Marat-Sade*, qui m'ait autant ému; c'est un spectacle brillant, nerveux, véridique, rude, drôle, spontané » (*New York Post*).

« *Fortune and Men's Eyes* dépouille l'humanité jusqu'au cœur de sa pourriture. Il faut avoir le cœur bien accroché, mais c'est de cette matière-là qu'est fait le grand théâtre » (*Télévision A.B.C.*).

« John Herbert connaît la dépravation et la dégradation des prisons aussi bien que Jean Genêt. Il écrit avec passion et puissance. Bien des gens trouveront fascinante sa force de choc; bien des yeux et des oreilles s'ouvriront » (*Newhouse Chain*).

491

film suédois de VILGOT SJOMAN.

Curieux titre, très révélateur d'une conception arithmétique de la « Bible » : pêche 70 fois sept fois et, suivant la parole du Christ tu seras pardonné, mais à la 491^e c'est la damnation.

Le film voudrait être l'illustration de cette phrase, il est constitué par le monologue intérieur de Nisse, délinquant juvénile, sournois, fugueur, truqueur, voleur, maquereau si possible et quelque peu impuissant avec les filles.

Il prend place dans un groupe de contrôle, sorte de foyer où l'on met en observation des adolescents ayant commis certains délits.

Je n'ai aucune qualité pour apprécier les méthodes mises en œuvre, mais elles ont de quoi surprendre le profane que je suis.

La liberté absolue paraît être la règle de base, mais qu'elle aille jusqu'à tolérer qu'une prostituée s'installe dans le dortoir des garçons, qu'on puisse enlever tout le mobilier personnel du directeur, à son nez et à sa barbe, c'est une étonnante démonstration.

Le film éclaire une vérité d'évidence : il y a des abîmes entre le monde des adolescents et le monde des adultes ou pour être plus technique, entre les marles et les caves.

Et il faut reconnaître qu'hormis avec le malheureux directeur, toujours éperdu, toujours au bord des larmes, qui fait l'apprentissage, fort atroce, d'une certaine forme de rapports sociaux, tous les contacts des jeunes avec leurs aînés sont écœurants.

Un inspecteur de police hypocrite et pédéraste, un pasteur cafard et imbécile, des matelots ivrognes et voleurs, les clients vicieux de la fille, c'est un joli ramassis de tartuffes ou de canailles.

Et l'on sent que, dans l'esprit du metteur en scène, ils sont bien proches les uns des autres.

Aucun plaidoyer, aucun prêche dans ce film mais une lumière crue qui, en nul endroit, ne fait place à une lueur d'espoir.

Entre jeunes truqueurs et vieux cyniques, seul dans son île, flotte égaré le malheureux directeur aussi rempli que l'enfer de bonnes intentions, toujours « paumé » et qui voit le naufrage de toutes ses espérances.

Il retournera sans doute à ses premières études : la biologie, car, pour les expériences sociologiques il ne fait décidément pas le poids.

Quant à l'homosexualité, vous pensez bien qu'elle ne peut ici qu'être peinte noir sur noir.

Elle est aussi forte qu'odieuse la scène où l'inspecteur de police se rit des menaces d'un petit truqueur et s'offre finalement celui qui s'essayait à le faire chanter.

Les Suédois, dans ce domaine, ont l'air bien plus coriaces que ne l'étaient les Anglais.

Consolons-nous toutefois en voyant que les hétérosexuels ne sont pas mieux traités et plus d'une séquence entre la jeune prostituée a mis au bord des lèvres le cœur sensible de maints critiques.

Ce déferlement d'obscénités est voulu : le but recherché paraît être l'autopsie, la vivisection, d'un scalpel impitoyable, d'un certain ordre social.

Que notre vertueux régime n'ait pas frappé de ses foudres une tranche de vie saignante et même faisandée tient du miracle ou des desseins les plus obscurs de la politique.

Un Français eût-il esquissé la dixième partie de ce réquisitoire qu'il n'y aurait pas eu d'oublies assez profondes pour enfouir son film.

Cette œuvre, qui nous parvient nimbée d'un hale de scandale, demeure, qu'on le veuille ou non, autrement morale que nombre de laborieuses polissonneries encombrant journallement nos écrans. Il n'est pas question de dissimuler un instant ses nombreux défauts : décousu de la narration, images trop contrastées, psychologie trop souvent sommaire ou aberrante, mais je tiens que tout honnête homme devrait voir ce film.

SINCLAIR.

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

*Prendre rendez-vous avec M. R. COUDRAY
qui vous recevra personnellement*

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

OPÉRA RETOUCHE

HOMMES — DAMES

*Nous rectifions, transformons, adaptons à vos mesures,
TOUS VETEMENTS, dans les délais les plus courts.*

ARCADIENS FAITES-NOUS CONFIANCE

7, rue de la Michodière, PARIS

Tél. : 073-59-81 et 742-67-18

Métro : Opéra

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche
Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e
(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91